



LETTRES DE « L'AUTRE MONDE » :  
LA CORRESPONDANCE DE FRANÇOIS DE FOSSA PENDANT  
SON SÉJOUR AU MEXIQUE (1798-1803)




Annick Foucrier  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,  
Mascipo CNRS/UMR 8168 et Irice CNRS/UMR 8138

## RÉSUMÉ

**Français** François de Paule de Fossa, originaire de Perpignan, part au Mexique en 1798 dans la suite du vice-roi Miguel d'Azanza, avec l'espoir d'obtenir un poste enviable dans les colonies espagnoles. D'abord page du vice-roi, sa situation le déçoit, et il accepte une position d'officier militaire dans l'espoir que cela lui permettra de rentrer plus rapidement en Espagne. Séjournant tour à tour à Córdoba, Puebla, México, Acapulco et Jalapa, il s'épanche dans ses lettres à sa sœur restée à Perpignan. Il lui raconte ses espoirs et ses déceptions, ses aventures et ses préjugés. Cette collection d'une cinquantaine de lettres dévoile les liens maintenus avec la France, les ambitions que suscitent les Amériques, et les fonctionnements du milieu étroit des autorités espagnoles dans lequel il vit. Français dans un territoire de l'empire espagnol, Fossa apporte un regard extérieur, souvent critique, sur ce monde qu'il parcourt.

**Espagnol** François de Paule de Fossa, oriundo de Perpiñán, sale para México en 1798, en el séquito del virrey de Azanza, con la esperanza de obtener un puesto envidiable en las colonias españolas. Fungió primero como paje del virrey, pero, decepcionado por este empleo, acaba por aceptar un cargo de oficial militar con la esperanza de poder volver más rápidamente a España. Durante su sucesivas estancias en Córdoba, Puebla, México, Acapulco et Jalapa, se explaya en sus cartas a su hermana que se quedó en Perpiñán, contándole sus esperanzas y desengaños, sus andanzas y prejuicios. Esta colección de unas cincuenta cartas revela los lazos conservados con Francia, las ambiciones suscitadas por las Américas, y los funcionamientos del estrecho medio de las autoridades españolas en que vive. Francés en un territorio del imperio español, Fossa echa una mirada exterior, muchas veces crítica, sobre este mundo que va recorriendo.



 *En couverture* : Portrait de François de Paule de Fossa jeune.  
Source : <http://www.guitarandluteissues.com/defossa/defossa-span.html>.

Les correspondances de Français et de francophones ont donné matière à de nombreuses publications ces dernières années. Cependant celles-ci ont été consacrées surtout aux lettres échangées par les élites, ou en ce qui concerne l'émigration vers les Amériques, aux correspondances des milieux populaires au XIX<sup>e</sup> siècle, avec principalement les exemples des Lorrains et des Béarnais <sup>1</sup>. François de Paule de Fossa est un exemple original à la croisée de ces deux ensembles : intégré dans la clientèle des puissants, il témoigne de sa propre expérience de migrant parti avec l'espoir de faire fortune.

François de Paule de Fossa est né à Perpignan le 31 août 1775, mort à Paris le 3 juin 1849. Il est encore peu connu <sup>2</sup>. Son père, François Fossa, avocat, profes-



<sup>1</sup> Roger CHARTIER, dir., *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991 ; Cécile DAUPHIN, Pierrette LEBRIN-PEREZAT, Danielle POUBLAN, et Ludovic FROISSART, *Ces bonnes lettres : Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1995 ; Camille MAIRE, *Lettres d'Amérique : des émigrants d'Alsace et de Lorraine écrivent au pays, 1802-1892*, Metz, Éd. Serpenoise, 1992 ; Ariane BRUNETON-GVERNATORI et Jacques STAES, « Cher père et tendre mère... ». *Lettres de Béarnais émigrés en Amérique du Sud (XIX<sup>e</sup> siècle)*, Biarritz, Éditions J. et D. 1996 ; Ariane BRUNETON-GVERNATORI, Bernard MOREUX, Michel PAPY et Jeanne SOUST, *Lettres et correspondances d'émigrés du Sud-Ouest (1800-1950)*, rapport présenté à la Mission du patrimoine ethnologique, ministère de la Culture, Paris, 1997 ; Javier PEREZ SILLER, *Correspondance d'un migrant, Eugène Latapi, et son père*, CD-Rom, 2005 ; Yves FRENETTE dir., *Envoyer et recevoir. Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Laval, Presses de l'université Laval, 2006 ; Jean-François CHAUVARD « Migration et lien familial. Les Rivet entre l'Auvergne, Paris et New York au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles », in J-F. CHAUVARD, et C. LEBEAU dir., *Éloignement géographique et cohésion familiale (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, P. U. Strasbourg, 20006, p. 97-121.

<sup>2</sup> Une courte synthèse biographique par Jacques Queralt est disponible sur internet ([http://www.concert-detepalau.com/Francois\\_de\\_Fossa.php](http://www.concert-detepalau.com/Francois_de_Fossa.php)) et une autre par Matanya Ophee, qui a publié ses livrets de musique (<http://www.guitarandluteissues.com/defossa/defossa-span.html>). Voir aussi Fanny ACCARY « Les lettres mexicaines de François-de-Paule de Fossa, 1799-1803 », maîtrise université de Perpignan, 2000, 135 f.

seur doyen de la faculté de droit de Perpignan <sup>3</sup>, avait épousé le dix-huit mai 1761 Thérèse Beauregard, elle-même fille de Guillaume Beauregard, chirurgien major de l'hôpital royal et militaire <sup>4</sup>. Emigré en Espagne en avril 1793, François de Paule de Fossa part au Mexique en 1798 dans la suite du vice-roi de la Nouvelle-Espagne,



La Maison Fossa devant la fontaine na pincarda, à Perpignan, où François de Paule de Fossa a passé son enfance, et où sa sœur attendait ses lettres.

Source : Photographie Giorgio Menegoni, 2008 ; mes remerciements aussi à Marielle Olive qui me l'a communiquée.

Miguel d'Azanza, avec l'espoir d'obtenir un poste enviable et rémunérateur dans les colonies espagnoles. D'abord page du vice-roi, sa situation subalterne le déçoit, et il finit par accepter une position d'officier militaire dans l'espoir que cela lui permettra de rentrer plus rapidement en Espagne. Pendant les cinq ans que dure son séjour au Mexique (1798-1803), de Córdoba, Puebla, México, à Acapulco et Jalapa, il s'épanche dans ses lettres à sa sœur Térésa restée à Perpignan. Il lui raconte ses espoirs et ses déceptions, ses aventures et ses préjugés.

Ces lettres, une cinquantaine, offrent un exemple significatif de liens conservés par-delà le voyage et la distance. Elles doivent être replacées dans le contexte d'une correspondance plus volumineuse <sup>5</sup> qui, avant le départ pour l'Amérique et après le retour en Espagne, donne des informations complémentaires sur la façon dont cette période a été vécue.



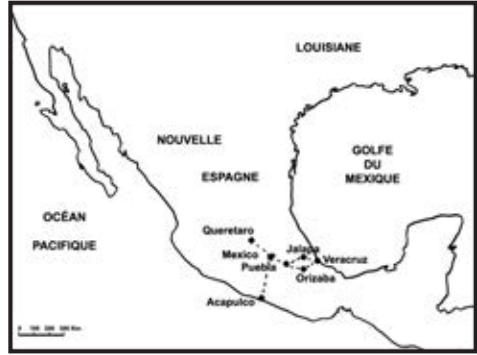
<sup>3</sup> Né en 1726, titulaire de la chaire de droit canon de l'université de Perpignan à 20 ans, considéré comme l'un des meilleurs juristes de son temps, il est représenté sur un des six bas-reliefs de la salle des assises du tribunal de grande instance de Perpignan.

<sup>4</sup> Archives départementales Pyrénées orientales, Registres de mariages paroisse St Mathieu (5 mi 407).

<sup>5</sup> Archives départementales des Pyrénées orientales (20 J 1-35). La graphie, l'orthographe et la ponctuation des lettres ont été respectées dans les citations, en particulier quant à l'usage des majuscules.

## Les conditions matérielles de la correspondance

Tendrement attaché à sa sœur qui est sa famille la plus proche, Fossa s'exprime librement. Les lettres qu'il reçoit, mais aussi celles qu'il écrit, lui sont indispensables pour supporter la séparation et conserver le moral face à l'adversité ; il répète souvent que sans elles il perdrait la tête. Et l'irrégularité du courrier lui est un sujet de plainte récurrente. Au début de son séjour, alors que la guerre que les Anglais mènent aux Espagnols entrave les communications, il se plaint de ne pas recevoir de courrier. La paix revenue, il s'attend à recevoir une lettre mensuelle et s'irrite de ce qu'il lui faut y renoncer. Lui-même envoie très régulièrement ses missives par le courrier qui part chaque mois. En juillet 1803, des rumeurs de guerre possible entre la France et l'Angleterre l'alarment, car il y voit un obstacle à la bonne réception des lettres qui lui sont adressées.



Itinéraire de François de Fossa en Nouvelle-Espagne, 1798-1903.

Source : Réalisation et photographie A. Foucrier, 2008.

Cette bonne réception dépend des conditions de l'acheminement, qui se fait par des intermédiaires jugés souvent négligents, un sujet de récriminations fréquentes, comme le 18 janvier 1798 (Puerto de Santa Maria) : « je rouvre ma lettre pour te dire que tu recommandes bien à la poubille d'avoir grand soin de retirer du courrier toutes mes lettres. Il peut bien se faire qu'elles y soient encore, car ordinairement elles ne se perdent pas dans ce pays-ci. tu dois en outre bien recommander à ton commissionnaire de ne pas les égarer en route, et toi écrire un peu plus longuement ». Le 3 mars 1804 (Madrid) il s'inquiète d'indiscrétions : « Dis-moi si Gagnon ne décachète pas la 1<sup>e</sup> enveloppe : il seroit alors inutile d'en mettre une seconde ».

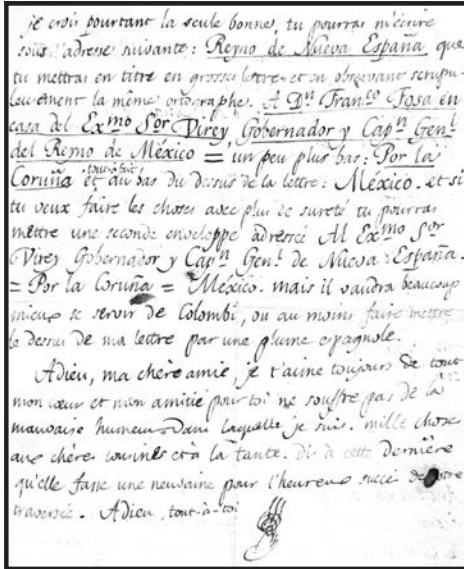
Dans sa lettre du 2 mars 1798 (Puerto de Santa Maria), il donne à sa sœur des conseils bien précis : « Lorsque nous serons partis, tu ne pourras m'écrire qu'une fois par mois et tu feras fort bien d'adresser toutes tes lettres (qui dorénavant doivent être des épîtres de quatre pages) à Dn Anto Colombi qui me les enverra sous l'enveloppe du viceroi ; de cette façon je jouirai du double avantage de les recevoir avec plus de sureté et sans déboursier un liard et j'en ferai de même à ton égard ».

Il lui recommande de bien écrire l'adresse et le nom à l'espagnole et de faire déposer le courrier de l'autre côté de la frontière en Espagne car sinon les courriers ne bénéficient pas de la gratuité (Mexico 15 février 1799).

Comme certaines lettres se perdent, il convient avec sa sœur de les numéroter et de les envoyer en double exemplaire, la copie étant jointe à la lettre

suiivante. Il s'y tient bien dans l'ensemble, ce qui nous permet d'avoir un corpus presque complet, sauf dans certaines périodes de grande tension. Ainsi, embarqué sur le *Monarque*, le navire qui va le transporter au Mexique, il estime qu'il a déjà écrit quatre ou cinq lettres (quatre en réalité) mais reconnaît qu'il a perdu l'habitude de les numéroter, espérant journallement un départ prochain (3 avril 1798).

Au Mexique, il se plaint encore de la lenteur du courrier. Avant de partir, il envisageait avec beaucoup d'optimisme deux courriers par mois. Parce qu'il tient un compte précis de sa correspondance, les conditions matérielles en sont mises en évidence. Dans sa lettre du 28 juillet 1801, alors que depuis quatorze mois il est sans nouvelles, il accuse enfin réception de six lettres qu'il vient de recevoir et qui sont datées de 1800 (31 janvier, 30 mai, 5 octobre et 28 décembre) et de 1801 (31 janvier et 28 février). Le sentiment de solitude dû à la séparation est redoublé par l'absence des lettres qui jouent le rôle de substitut.



Dans cette lettre du 2 mars 1798, Fossa donne des instructions détaillées à sa sœur sur la façon de rédiger l'adresse et d'envoyer ses lettres. On y remarque aussi les mentions de la famille dans le paragraphe final, et le paragraphe élaboré.

Source : Archives départementales des Pyrénées orientales ; photographie A. Fouchier, 2008.

## La structure des lettres

En général la missive remplit totalement une double feuille, pliée en quatre et glissée dans une enveloppe, ou pliée en neuf et scellée. Parfois elle atteint huit ou même seize pages. À l'opposé, en cas d'urgence causée par le départ imminent du courrier, ou lorsque Fossa doit annoncer la mort de leur ami et protecteur Cia,

mort qui le bouleverse, il se contente d'une feuille, en ce cas pliée en deux dans le sens de la longueur.

Fossa a une belle écriture, ce qui lui vaut d'être chargé par le vice-roi de divers travaux de copie. Le graphisme est néanmoins dépendant de son état d'esprit : ordinairement très contrôlé, il se relâche par exemple lorsqu'il annonce son retour prochain, et que la joie et le soulagement l'envahissent. Bien éduqué, ambitieux, il cultive un style élégant, voire un peu précieux, où l'imparfait du subjonctif trouve aisément sa place. Son vocabulaire est riche, descriptif, surtout lorsqu'il joue sur la gamme des sentiments.



Adressée à « ma chère amie », une formule intégrée dans le corps du texte <sup>6</sup>, chaque lettre commence par ce qui est le plus important. Cela peut être la réponse à une lettre juste reçue, ou des consignes à sa sœur dans l'intérêt de ses ambitions, ou même l'annonce de son prochain mariage (un projet sans suite en fait). Il écrit souvent peu avant le départ du courrier et il lui faut faire passer les informations les plus importantes d'abord. Il rouvre parfois sa lettre pour rajouter une feuille. Dans les réponses aux lettres reçues il développe une argumentation qu'il peut poursuivre d'une lettre à l'autre, pour convaincre sa sœur de la justesse de ses demandes d'argent ou de ses décisions lors de l'acceptation ou du refus d'un poste.

Une lettre de Fossa, pliée en 9 et dont le sceau a été retiré, avec l'adresse écrite en espagnol.

Source : Archives départementales des Pyrénées orientales ; photographie A. Foucrier, 2008.

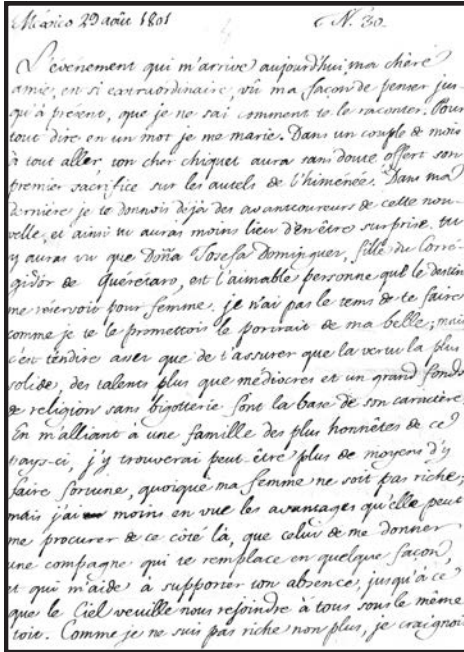
Les lettres se terminent habituellement par un « Adieu, ma chère amie », et des protestations d'amour fraternel et éternel renouvelées sous des formes différentes et souvent exaltées. Il charge sa sœur d'embrasser la famille, les cousines et la vieille tante d'abord, puis le temps passant, du fait des mariages la liste devient plus longue et personnalisée. De façon symétrique il transmet les amitiés de ses compagnons de voyage, Laborde et Cia. Ces lettres ne sont en général pas signées, comme si une telle formalité était inutile. Une seule fois, alors qu'il est tout au bonheur d'un mariage projeté, il signe « le frerot ». Par contre il lui arrive d'ajouter à l'espagnole un paragraphe ornémenté, d'allure plus officielle que familiale.



<sup>6</sup> Alors que les lettres populaires sont plus espacées dans le temps et plus cérémonieuses dans la forme, ici c'est une conversation qui se poursuit.

Sur certaines lettres, un paragraphe ou quelques mots d'une écriture différente sont ajoutés, en général des témoignages d'amitiés de la part de connaissances, comme Cia.

Ces lettres révèlent des signes d'hispanisation, volontaire et contrôlée ou



Dans sa lettre 29 août 1801, Fossa annonce à sa sœur son projet de mariage avec Doña Josefa Dominguez, la fille du corregidor de Querétaro.

Source : Archives départementales des Pyrénées orientales; photographie A. Foucrier, 2008.

plus insidieuse. François de Fossa se trouve placé entre diverses identités nationales. Il est décidé à se comporter comme un véritable Espagnol, afin de pouvoir partir aux Amériques. Le 21 février 1798, il écrit : « je vais au mex... contre les lois du royaume qui défendent d'y amener des étrangers ». Il s'emploie à écrire parfaitement la langue mais, parce qu'il lui faut une raison plausible pour expliquer son accent, il se dit catalan (d'Espagne), ce qui ne l'empêche pas de critiquer vivement la façon dont les Catalans parlent le « castillan ». Pour hispaniser son nom, il demande à sa sœur d'en modifier l'orthographe sur ses enveloppes : Fossa s'écrira avec un seul « s ».

Immergé dans un monde hispanophone, il en adopte certaines apparences, et par exemple écrit la date en espagnol, peut-être un automatisme lié à la vie quotidienne. Il continue cependant à rédiger ses lettres dans une langue châtiée, ce qui montre qu'il pense en français et résiste à l'acculturation, son projet n'étant pas de s'installer mais de préparer son retour au pays.

Dans des moments particuliers, sans doute moins formels, il témoigne d'influences hispaniques plus anciennes et plus subtiles. Dans sa lettre du 21 août 1801 où il annonce son prochain mariage à sa sœur, son bonheur l'incite à baisser sa garde et il signe « le frerot » tandis qu'il se désigne d'un nom apparemment emprunté à l'espagnol, « ton cher chiquet » (dérivé de *chico*?) qui est aussi le surnom d'un de ses cousins, « Chiquet Jaume », (lettre du 12 décembre 1802) et un diminutif affectueux employé par sa tante (lettre du 21 avril 1797, Cadix).



Il montre encore des signes d'une hispanisation moins contrôlée : ainsi lorsqu'il écrit « l'horreur de ma situation » (Acapulco 18 octobre 1802). Mais dès son retour en Espagne en 1804, il signe de nouveau « Fossa », avec 2 s.

## Le contenu des lettres, les sujets abordés

Les lettres sont très personnelles et destinées essentiellement à sa sœur, bien que la confidentialité n'en soit pas totalement assurée, car sujette à la probité des émissaires. Dans sa lettre du 16 février 1798 (Puerto de Santa Maria), avant de partir pour le Mexique, il confie : « Outre tout ce que je t'ai dit je sai à ne pas en douter par des lettres de Madrid qu'on m'a montrées en secret quels sont les projets de la cour relativement à l'expédition qui sortira avec nous mais je ne puis ni ne veux le confier au hazard d'une lettre ; j'en dis même déjà peut-être trop ».

Cependant certaines fois il demande d'en donner une partie à lire à quelqu'un de leur famille.

Son attitude oscille entre le besoin de confier à sa sœur ses peines et ses joies, et la difficulté d'aborder certains sujets sensibles et qui doivent rester secrets, sans compter que des informations peuvent se retrouver périmées entre l'écriture et la réception, et provoquer de fâcheuses conséquences. Un projet de mariage peut ne pas excéder le temps d'une ou deux lettres.

Émigré par refus de la révolution, parti à des milliers de kilomètres de distance, il reste très attentif aux événements de France et demande à sa sœur de lui raconter tout ce qui se dit et tout ce qui se fait. De Mexico, le 31 mars 1800, il termine sa lettre en demandant « des nouvelles du consul Buonaparte qui s'immortalise de plus en plus ».

Mais les sujets les plus souvent traités sont personnels, voire intimes. Ce sont ses ambitions et ses amours, ainsi que les malheurs de sa condition et son désir continuellement proclamé de revoir sa sœur. Ce sont des thèmes qui structurent son imaginaire et par rapport auxquels des événements plus prestigieux mais moins chargés d'émotion doivent s'effacer. Ou tout au moins l'affirmer valorise la relation qu'il entretient avec sa sœur. Ainsi, en novembre 1796 à Madrid, après être allé au palais de l'Escorial, il écrit à sa sœur : « je ne te raconte pas que j'y ai vu le roi, la reine &c ni tout ce qu'il y a de beau dans ce désert royal, parce que j'ai à t'entretenir de choses plus importantes pour tous les deux, puisqu'elles me concernent »<sup>7</sup>.



<sup>7</sup> Le roi est Carlos IV et la reine Marie-Louise de Bourbon-Parme.

## Le besoin d'argent et l'ambition, son avenir

À Puerto de Santa Maria, l'attente du départ, retardé par une offensive navale anglaise, est pesante. Fossa retrouve une expression fréquemment employée par les émigrants, tendus vers le futur, celle de l'oiseau prêt à prendre son envol : « on ne parle pas de départ ; le vaisseau est toujours prêt, notre équipage à bord et nous sommes comme l'oiseau sur la branche, attendant de mois en mois, de semaine en semaine et de jour en jour, l'ordre de notre embarquement ». (18 janvier 1798)

Fossa part au Mexique avec l'espoir d'y trouver un emploi qui lui assure un statut enviable et une existence prospère. Pour cela, dans une société de clientélisme, il dépend de la faveur des puissants et s'efforce de se la concilier. Son départ est l'aboutissement d'un projet qu'il exprimait déjà le 28 octobre 1796 à Madrid : « J'ai trouvé à mon arrivée des choses nouvelles sur le tapis. Le ministre de la guerre a été nommé vice-roi du Mexique. S'il voulait me servir, il pourrait en m'amenant avec lui, me mettre à même de faire une fortune très brillante ».

Courtisan accompli, il pratique des arts de société, comme la musique. Musicien talentueux, il joue de la guitare, ce qui charme le vice-roi, les dames et les demoiselles, et qui lui vaut actuellement une nouvelle célébrité<sup>8</sup>. Il demande de façon répétée à sa sœur d'écrire de son côté au vice-roi et à leurs relations dans la société. Il lui brosse le tableau d'une vie méritante, qu'il consacre à l'étude et au travail, faite d'économie, de religion. Il cherche ainsi à rassurer sa sœur, même si souvent la déception reprend le dessus.

Les questions financières tiennent une large place dans ses préoccupations. Sans être pauvre, loin de là, il doit ménager ses ressources, et tenir compte de dépenses prioritaires. Il lui faut renouveler sa garde-robe, l'adapter lors de chacun de ses séjours au climat et à sa condition. Sa sœur gère ses biens en France et lui dispense l'argent dont il a besoin, un renversement par rapport à la situation du migrant populaire dont la famille restée au pays attend des envois d'argent. Il lui faut rendre compte de l'utilisation des sommes reçues, ce qui n'est jamais agréable. D'Acapulco, le 16 juin 1802, il lui explique le projet d'import-export de leur ami Pons, et pourquoi il refuse de s'y associer. Pons lui enverrait des marchandises d'Europe, Fossa s'installerait à Veracruz et fournirait des marchandises mexicaines. C'est un commerce que d'autres ont pratiqué avec bénéfice. Mais Fossa n'a que peu de goût pour le commerce et il utilise comme arguments sa santé et la séparation : « Tout cela serait fort bon si nous avions des fonds consi-



<sup>8</sup> Un festival lui a été consacré en juin 2005 (<http://www.concert-dete-palau.com/programmation2005.php>)

dérables ; mais sacrifier encor quelques années dans un climat qui n'a pas été des plus favorables à ma santé, pour retourner ensuite en Espagne presque aussi pauvre que j'en suis sorti & surtout devoir encor vivre séparé de toi si longtemps, c'est ce que je ne puis souffrir nullement ». Ce sont des arguments qui jouent sur l'amour de sa sœur à son égard.

Le 27 juillet 1803, de Mexico où il prépare son voyage de retour, il lui fait le bilan de la vente des marchandises qu'elle lui a envoyées pour payer ses frais. Il lui écrit avoir gagné 12 % sur la bijouterie, et plus de 100 % sur les chemises. Il lui faut cependant retrancher de ces résultats la valeur des cadeaux faits à celui qui a reçu les marchandises, 3 % payés à un courtier qui l'a aidé à se défaire des bijoux et bas de soie, ainsi que les frais de port et de douane de Veracruz et de Mexico « qui sont horriblement chers ».

## Les images du Mexique

Les premiers contacts avec l'Amérique, « l'autre monde » où Fossa est arrivé le 19 mai 1798, lui font bonne impression. Le vice-roi rencontre son prédécesseur à Orizaba pour la passation des pouvoirs, et comme Fossa l'écrit à sa sœur : « [...] un page d'un viceroy fait ici une assez jolie figure ; tout le monde lui fait bon accueil, chacun s'empresse à lui faire la cour ». (Córdoba 30 mai 1798) Il regrette par contre « le peu de blanches qu'il y a ne sortant pas de chez elles ».

Traversant la ville de Puebla, il la considère « une des plus belles du Royaume » (Acapulco 6 décembre 1801) et en fait une description flatteuse. La comparaison avec l'Espagne est récurrente, aussi bien pour le bâti que pour les habitantes (on appréciera la formule). L'Europe est la référence en matière de civilisation et de beauté, et Puebla, la ville « coloniale », est « l'Amérique espagnole », c'est-à-dire l'Espagne en Amérique. Ses magnifiques bâtiments exposent sa richesse et rassurent l'immigrant ambitieux :

« C'est là que j'ai commencé à jouir des charmes tant vantés de l'Amérique espagnole. C'est là que j'ai vu des édifices, des églises, des rues et des promenades, et c'est là que j'ai rencontré enfin de fort gentilles femelles (sic) qui ne le cèdent en rien aux beautés de Cadix. [...] le seul défaut qu'elle a à mon avis c'est que les fauxbourgs qui l'entourent sont abominables et donnent à celui qui y arrive pour la première fois une idée bien différente de ce qu'elle est en effet. Au reste, on n'en est que plus agréablement surpris, lorsqu'après avoir cheminé un demi quart d'heure le long de chétives maisons qui ne ressemblent pas mal à des chaumières, on arrive enfin à de superbes rues telles que je ne les ai vues dans aucune ville d'Espagne, bordées de maisons magnifiques, supérieurement pavées et avec des trottoirs assez larges pour pouvoir passer six personnes de front ». (Mexico 26 juillet 1798)

À Mexico, le violent tremblement de terre du 8 mars 1800 est pour lui surtout un choc de cultures : « J'oubliais de te dire que nous avons éprouvé le huit de ce mois un tremblement de terre assez violent qui a fait trembler les cœurs encore plus que les édifices ; quant à moi, l'on m'a fait l'honneur de m'appeller juif et



Lithographie de 1628 représentant le port d'Acapulco, baie très sûre et point de départ et d'arrivée du « galion de Manille ». Fossa y passe un an et demi de garnison.

Source : Courtesy of the University of Texas Libraries, The University of Texas at Austin.

hérétique parce que j'ai vu d'un oeuil serein tout ce bataclan ; je ne savois pas que la peur étoit la base du catholicisme ». (Mexico 31 mars 1800)

Après le départ de son protecteur le vice-roi Azanza, il redoute de devoir aller à quatre cents kilomètres de Mexico rejoindre son affectation à Acapulco, port stratégique pour le commerce avec les Philippines et qu'on lui a décrite comme « la ville la plus malsaine de l'Amérique et où l'on ne voit que scorpions, vipères, couleuvres et vingt mille autres espèces d'insectes venimeux ». (Mexico 1<sup>er</sup> octobre 1799) La première impression n'est pas aussi défavorable : « Le fameux Acapulco, son port qui est vraiment superbe, un

beau château qui en deffend l'entrée, tout cela mériteroit bien une description particulière ». (Acapulco 6 décembre 1801)

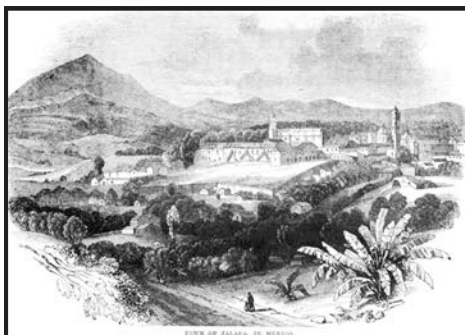
Quelques mois plus tard, il doit reconnaître qu'il n'y a pas tant d'animaux venimeux, mais il considère la ville comme un « enfer », une « affreuse solitude où l'on ne relègue guères que des malfaiteurs » (Acapulco 18 octobre 1802). Selon ses propres termes, « un centième d'honnêtes gens, neuf centièmes de fripons et quatre-vingt-dix centièmes de sauvages composent la totalité des habitants de ce maudit pays ». (Acapulco 24 mars 1802, lettre à Boixo). Il tire cependant beaucoup de satisfaction de la défense qu'il assure à des soldats victimes d'un gouverneur tyrannique. (Acapulco 28 janvier 1802). Mais il parle peu de la population, et encore moins justement des Indiens et des troubles qu'ils occasionnent.

Son départ pour le Mexico a été motivé par, comme il l'exprime dans une lettre de Mexico datée du 31 mars 1800, « l'idée qu'on a en Espagne de cette riche partie du monde, où il semble qu'il n'y a qu'à venir pour faire fortune ». Les richesses qui en proviennent ont forgé une réputation des colonies espagnoles si favorable qu'il n'hésite pas à braver les interdictions de séjour faites à ceux qui ne

sont pas Espagnols, et qu'il n'envisage en 1796 qu'une absence de cinq ans avant de revenir suffisamment riche pour vivre avec sa sœur dans une situation financière enviable. Après trois ans de colonies, il lui faut se rendre à l'évidence. Certains s'enrichissent, mais beaucoup vivent médiocrement. Ses relations sociales ne lui sont d'aucune utilité. Il est si désespéré de son peu de perspectives d'enrichissement rapide qu'il envisage de partir pour la Louisiane, alors espagnole mais restée de culture française. (Mexico 8 juillet 1799)

Ayant demandé et obtenu un congé, il retrouve des références bibliques, indice de son état d'esprit : « J'attends avec la plus vive impatience les réponses d'Azanza, & sitôt que je le pourrai commodément je ne tarderai pas un quart d'heure à me mettre en route : je sortirai de ce pays ci sans oser presque regarder derrière moi, comme Loth lorsqu'il abandonnoit l'impudique Sodome ; & je secouerai même la poussière de mes souliers... » (Acapulco 16 juin 1802)

Par contre la perspective du retour colore favorablement les lieux de séjour : Izucar est un « charmant village » (Izucar 27 août 1803), Jalapa une « charmante ville » (Jalapa 23 septembre 1803).



Sur le chemin du retour, en septembre 1803, Fossa passe quelques jours à Jalapa, qu'il qualifie de « charmante ville » à une centaine de kilomètres de Veracruz, pour limiter le temps de séjour dans le port où sévissent les épidémies.

Source : Project Gutenberg : *The Illustrated London Reading Book* (1851).

## Les femmes

Tout en assurant continuellement sa sœur qu'il l'aime plus que toute autre femme au monde, il ne craint pas de lui raconter les principaux détails de ses nombreuses conquêtes féminines, comme un jeu entre eux. Dans la narration des relations de séduction, il utilise un vocabulaire guerrier, celui de la conquête, de la place forte à emporter. Mais ce n'est pas sans danger. Dans une lettre du 9 mai 1797 (Cadix), il avoue à sa sœur une relation qu'il a eue à Madrid avec une femme publique et la maladie qu'il en a contractée, tout en la rassurant sur sa complète guérison. C'est l'occasion de protester de son dégoût vis-à-vis de telles « perturbatrices de la société ». Il ne lui fait plus part ensuite que de liaisons qui semblent susceptibles de

déboucher sur un mariage honorable. Aussi vante-t-il chaque fois les vertus et les charmes de la demoiselle, en accompagnant ces descriptions de renseignements sur la famille et sa situation de fortune.

L'une de ses conquêtes, Vicenta d'Onieba, une Gaditane de bonne famille, est orpheline. Son oncle est son tuteur, et Fossa se plaît à souligner les sacrifices de l'oncle lors d'un procès dans lequel il a défendu les intérêts de ses nièces. Lorsqu'il envisage de prendre Vicenta pour épouse, il se préoccupe de fixer les règles de la conduite qu'elle devra suivre. Il compte s'adresser en ce sens au tuteur :

« je lui dirai que je compte avoir une maison bien réglée, sans luxe mais avec décence, point de folles dépenses, une sage économie, & C. Si Dieu la destine à s'unir à moi par le titre d'épouse, elle doit se prêter à tous ces arrangements, car item je me sens très-disposé à être le maître chez moi et comme j'aimerai ma femme, je saurai corriger ses défauts avec douceur et si elle regimbe je me sens malgré tout mon amour un grand fonds de courage pour la mettre à la raison ». (Puerto de Santa Maria 23 janvier 1798)

Ce programme très traditionnel est fortement inspiré par le reproche qu'il a laissé échapper concernant les dépenses jugées excessives de celle qu'il aime. La belle a aussi une éducation des plus sommaires, et Fossa en fait reproche à l'oncle : « Que diable! ne pas savoir écrire, j'aimerais mieux qu'elle ne sache pas coudre ». Il explique pourquoi un peu plus loin. « Lorsque je reçois une lettre d'elle et que je pense qu'il faut qu'un tiers soit instruit de ce qu'elle me dit, j'ai plus de peine que de plaisir à la lire ». (Puerto de Santa Maria 23 janvier 1798). Malgré les apparences, Fossa n'est pas partisan de plus d'éducation pour les femmes, même s'il apprécie l'art de la conversation. En ce cas ses intérêts sont en jeu. Il lui faut préserver la confidentialité de leurs entretiens. La lettre est bien pour lui de l'ordre de l'intime.

Ayant rompu avec Vicenta, il tombe amoureux d'une jeune Espagnole, fille d'un Irlandais, Mademoiselle Linch, qu'il appelle Juanita. Il l'abandonne quand il part au Mexique, mais la jeune femme persiste à lui écrire et à lui dire du bien de sa sœur, et ces marques de fidélité et de soumission l'attendrissent. Il entretient une longue correspondance avec celle qu'il désignera plus tard sous le nom francisé de Jeannette. La langue utilisée dévoile ainsi le degré de proximité affective.

François de Fossa est un homme de son temps. Conter fleurette, mener une entreprise de séduction, sont des privilèges masculins. Il avait jugé les Andalouses trop expérimentées dans l'art de séduire. Le choc culturel est encore plus fort lorsqu'il arrive au Mexique, où la liberté de mœurs des Mexicaines heurte ses convictions : « J'ai vu dans tous les pays que j'ai parcourus les hommes se vanter de leurs bonnes fortunes : ici ce sont les femmes qui publient à son de trompe le

nombre et la qualité de leurs incontinences. La pudeur, cette qualité qui rend le beau sexe si aimable, fait place à une effronterie atroce ». (Acapulco 28 janvier 1802) Installé à Mexico, il écrit le 18 mars 1799 : « je mourrois plutôt que de m'engager dans les liens de l'himénée avec une Méxicaine ». Ce qui ne l'empêche pas de succomber aux charmes de l'une d'entre elles.

Dans une lettre du 28 juillet 1801, il décrit à sa sœur sa nouvelle conquête : « Dans un pays aussi peu fertile que celui-ci en femmes vertueuses et bien élevées, la première qu'on trouve dans ce genre-là fait une impression bien profonde : c'est précisément ce qui m'est arrivé avec D<sup>a</sup> Josefa Dominguez, fille du Corregidor de Querétaro <sup>9</sup>, assez belle ville à cinquante lieues de celle-ci. Son père occupe un des principaux emplois du Royaume, et s'il consentoit à me la donner en mariage j'irois peut-être à mon retour en Europe augmen-



Plan de la ville de Queretaro en 1796 par Joseph Ignacio Ruiz Calado. Pendant son séjour à Mexico, Fossa fréquentait la fille du corregidor de la ville, bien que celle-ci soit à deux cents kilomètres de la capitale.

Source : Courtesy of the University of Texas Libraries, The University of Texas at Austin.

ter la famille d'une demi-douzaine de petits neveux, qui auroient sucé avec le lait la plus vive tendresse pour leur aimable tante ». Cette Josefa est née du premier mariage de Miguel Domínguez. C'est un parti avantageux, et de telles considérations arrivent aussitôt après la mention de la vertu. Elle est aussi la belle-fille de Josefa Ortiz de Domínguez, la célèbre « Corregidora » qui quelques années plus tard, prévient les révolutionnaires de leur prochaine arrestation, information qui pousse le prêtre Miguel Hidalgo à lancer dès le 16 septembre 1810 le signal de la lutte pour l'indépendance, le « grito » de Dolores.

La lettre suivante, datée de Mexico le 29 août 1801, débute, sur un ton d'enthousiasme vaguement incrédule, par le sujet qu'il juge le plus important, un événement « extraordinaire », son prochain mariage :

« [...] Doña Josefa Dominguez, fille du Corregidor de Querétaro, est l'aimable personne que le destin me réservait pour femme. Je n'ai pas le temps de te faire comme je te le promettois le portrait de ma belle ; mais c'est t'en dire assez que de t'assurer que la vertu la



<sup>9</sup> José Miguel Domínguez Alamán a été nommé corregidor (représentant du roi à l'échelle locale) par le vice-roi Félix Berenguer de Marquina. François de Fossa parle de « Doña Josefa ». Matanya Ophee l'appelle « Maria Guadalupe » (*op. cit.*)

plus solide, des talents plus que médiocres et un grand fonds de religion sans bigotterie font la base de son caractère. En m'alliant à une famille des plus honnêtes de ce pays-ci, j'y trouverai peut-être plus de moyens d'y faire fortune, quoique ma femme ne soit pas riche. [...] Comme je ne suis pas riche non plus, je craignois de trouver de grands obstacles à surmonter du côté du père, mais j'ai eu le secret de les vaincre quoique avec un peu d'efforts ».

Le 24 mars 1802, pourtant, il annonce qu'il renonce à ce mariage, sans en donner la raison (une précaution peut-être liée au fait que la lettre pourrait être lue par d'autres). Il finit pourtant par s'expliquer en invoquant des manquements, des torts imputables au père : « un beau matin, je me réveillai de mauvaise humeur et vous les envoyai bonnement à tous les diables elle et son père ». (Acapulco, 24 mars 1802, lettre à Boixo). Malgré les protestations de tendresse de Josefa et de son père, il persiste dans son éloignement. L'idylle nouée avec la fille du corregidor de Querétaro n'est d'ailleurs pas sans ambiguïtés. Fossa se présente comme un Espagnol (même s'il est en réalité français) dans une famille de créoles, à une époque de tensions croissantes entre les deux groupes. Celle qui aurait pu devenir sa belle-mère, la Corregidora Doña Josefa Ortiz de Domínguez, est d'ailleurs bien connue pour son hostilité aux « gachupines ». Mais dans une lettre à sa sœur (Acapulco 7 septembre 1802), Fossa mentionne le brouillon d'une lettre envoyée au curé d'Acapulco pour lui demander conseil et dans laquelle il attribue une part de responsabilité à la belle-mère dans la rupture du projet de mariage, par une « faiblesse » coupable.

Dans ses rapports avec les femmes et ce qu'il en conte à sa sœur, il exprime sa conception des rôles masculin et féminin, l'homme étant évidemment le pôle dominant. Quand sa sœur lui annonce son propre mariage, il a une formule qui résume son opinion sur cette institution. Sa sœur s'est donné « un maître ». Parce qu'elle est sa correspondante la plus assidue, le mariage de sa sœur représente une menace pour leurs relations privilégiées. Aussi prend-il soin de lui rappeler dans sa lettre du 12 décembre 1802, en réponse à celles reçues des futurs époux, qu'il l'avait assurée qu'aucune épouse ne pourrait empiéter sur les droits d'une sœur adorée. Il insiste : « Que les liens dont tu t'es chargée ne changent rien à mon égard ». Et il invoque les fondamentaux, que la distance n'a pas affaiblis, puisqu'il demeure son plus proche parent : « n'oublie pas que j'ai des droits à tenir sur les fonds ton 1<sup>e</sup> enfant ». Il lui précise les règles de la transmission des prénoms dans une lettre suivante : le premier enfant de sa sœur doit porter les noms de François de Paule, Jean Baptiste et le nom du saint que l'on fête le jour de sa naissance. (Acapulco, 18 février 1803). On peut noter une inflexion dans le ton qu'il adopte envers elle. D'abord solliciteur, reconnaissant, il reste affectueux, mais il se fait peu à peu plus autoritaire, n'hésitant pas à la rabrouer si elle n'a pas suivi ses instructions et lui a fait perdre de l'argent.



## CONCLUSION

François de Paule de Fossa est un personnage charmeur, un ambitieux et un artiste. Fils du doyen de la faculté de droit de Perpignan, fréquentant les plus hauts personnages de l'État espagnol, il semble à première vue bien différent de l'immigrant tel qu'il a souvent été représenté, misérable et inculte. En fait il existe des points communs : un départ dicté par l'ambition, les désillusions lorsqu'il est trop difficile de trouver un emploi satisfaisant et que s'y mêle un sentiment de déclassement, les difficultés d'intégration surtout lorsqu'un être très cher est resté au pays. Il envisage au début de faire venir sa sœur et son éventuel mari et lui conseille de façon pressante d'apprendre l'espagnol. Au contraire de la plupart des émigrants, il parle beaucoup de ce qu'il fait, ne craint pas de se plaindre, et décrit les pays parcourus. Il dispose pour cela du vocabulaire et du bagage culturel adéquats.

Sa sœur est son banquier, sa protectrice, sa confidente. Il lui dit ce qu'il ne peut pas confier à un ami, à peine à son confesseur. L'importance de son courrier reflète son isolement, son manque d'intégration dans une société qu'il n'a envisagée que comme un exil temporaire nécessaire pour se construire une situation avantageuse en Espagne. L'écriture est une projection dans l'espace, qui l'installe par la pensée auprès du destinataire. Mais il a aussi un véritable plaisir à écrire, rarement rencontré dans les milieux moins éduqués.

L'échange fréquent et régulier de lettres dans lesquelles chacun s'épanche et dévoile ses sentiments peut rappeler le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, publié en 1782, et dont François de Fossa et sa sœur ont certainement eu connaissance. Le nombre des aventures amoureuses de Fossa en fait certes un séducteur. Il se plaît à raconter les détails de ses conquêtes. Il rapporte aussi une leçon de cynisme que n'aurait pas désavouée Valmont et que lui a donnée un « ami, homme de poids et secrétaire du V... ». Celui-ci lui aurait dit, en s'amusant des états d'âme du jeune homme : « apprenez à mieux connaître les femmes ; elles ne cherchent qu'à nous tromper par leurs minauderies et leurs feintes continuelles ; toute l'habileté des hommes consiste à prévenir leurs embûches et à leur tendre les mêmes pièges dans lesquels elles voudraient nous faire tomber ; si vous voulez passer une vie heureuse et tranquille, aimez les toutes et ne vous attachez à aucune ». (Puerto de Santa Maria, 19 décembre 1797) Fossa reconnaît avoir été libertin, et il n'hésite pas à prendre avantage de sa position sociale. Cependant il tient à assurer sa sœur, sans doute pas dupe, que c'est en amoureux sincère qu'il séduisait ses conquêtes, et que les plus coupables et dangereuses étaient les femmes elles-mêmes, particulièrement les belles Andalouses.

Cette correspondance est par ailleurs fort riche en notations concernant par exemple les relations transfrontalières entre Roussillon et Catalogne, ou les relations sociales aux colonies. On y observe les liens maintenus avec la France, les ambitions que suscitent les Amériques, et les fonctionnements du milieu étroit



Portrait de François de Paule de Fossa.

Source : avec l'aimable autorisation de Maître Roland d'Ornano ; communiqué par Marielle Olive que je remercie chaleureusement.

l'autre monde que la perte de ma santé, des dépenses considérables & un état auquel je me trouve obligé de renoncer ». (Valence 2 juin 1804) Ses aventures sont pourtant bien loin d'être terminées. ❁

des autorités espagnoles dans lequel vit Fossa. Français dans un territoire de l'empire espagnol, il apporte un regard extérieur, souvent critique, sur ce monde qu'il parcourt. Il en revient très hostile au système colonial espagnol, dont il critique la corruption et le mépris avec lequel sont traités les gens du peuple. Il l'écrit à sa sœur : il est parti royaliste, et est revenu républicain. « Qui m'eût dit il y a onze ans qu'à mon retour en France j'y trouverois établi le royalisme tandis que je serois moi-même devenu républicain? L'expérience condamne mon opinion à devenir l'antipode de ce qu'elle était jadis ». (Valence 2 juin 1804)

De retour en Espagne grâce à un congé de deux ans, il réfléchit amèrement sur une expérience qu'il ne peut encore voir que sous un angle négatif : « Il est en effet très-douloureux de n'avoir retiré de mon voyage dans

SOUS LA DIRECTION DE :

JAVIER PÉREZ SILLER

JEAN-MARIE LASSUS

**MIGRATION ET ABSENCES :**  
**LES FRANÇAIS AU MEXIQUE**  
**(XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> SIÈCLES)**



L'HARMATTAN

UNIVERSITÉ DE NANTES

BENEMÉRITA UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE PUEBLA

## L'HARMATTAN

*Xavier Pryn*  
Directeur

## BENEMÉRITA UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE PUEBLA

*Alfonso Esparza Ortiz*  
Recteur  
*René Valdiviezo Sandoval*  
Secrétaire Général  
*Francisco M. Vélez Pliego*  
Directeur de l'Instituto de Ciencias Sociales y Humanidades  
"Alfonso Vélez Pliego"

## UNIVERSITÉ DE NANTES

*Olivier Laboux*  
Président

Ce livre a bénéficié d'une subvention du CRINI, Centre de Recherche sur les Identités Nationales et Interculturalité de l'Université de Nantes et de l'ICSyH, Institut de Sciences Sociales et Humaines de l'Université Autonome de Puebla.

**Comité de lecture :** *Michel Bajon, Jean-Marie Lassus et Yves Robin* (Université de Nantes) et *Javier Pérez Siller* (Universidad Autónoma de Puebla).

**Couverture :** *Julio Broca*

**Création graphique et maquette :** *Norma Aranda Castillo*

**Corrections :** *Fabienne Favre, Claire Lewin et Joëlle Chassin*

**Index de noms, lieux et institutions :** *Gloria M. Hernández*

**Première édition :** 2015

ISBN : 978-2-343-05608-1

México Francia:  
presencia, influencia, sensibilidad, CA-BUAP 197-PROMEP.  
[www.mexicofrancia.org](http://www.mexicofrancia.org)

D.R. © L'Harmattan  
5-7, rue de l'Ecole Polytechnique  
75005 Paris, France  
Tel. +33 1 40 46 79 20  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)  
[www.harmattan.fr](http://www.harmattan.fr)

D.R. © Instituto de Ciencias Sociales y Humanidades, "Alfonso Vélez Pliego", Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, BUAP  
Av. Juan de Palafox y Mendoza 208,  
Centro Histórico  
72000 Puebla, Mexique  
Tel. 52 (22 2) 229 55 00 ext. 5980  
Fax. 52 (22 2) 229 56 81  
[www.icsyh.org.mx](http://www.icsyh.org.mx)

Illustration de couverture : Document du Centre des Archives Diplomatiques de Nantes